

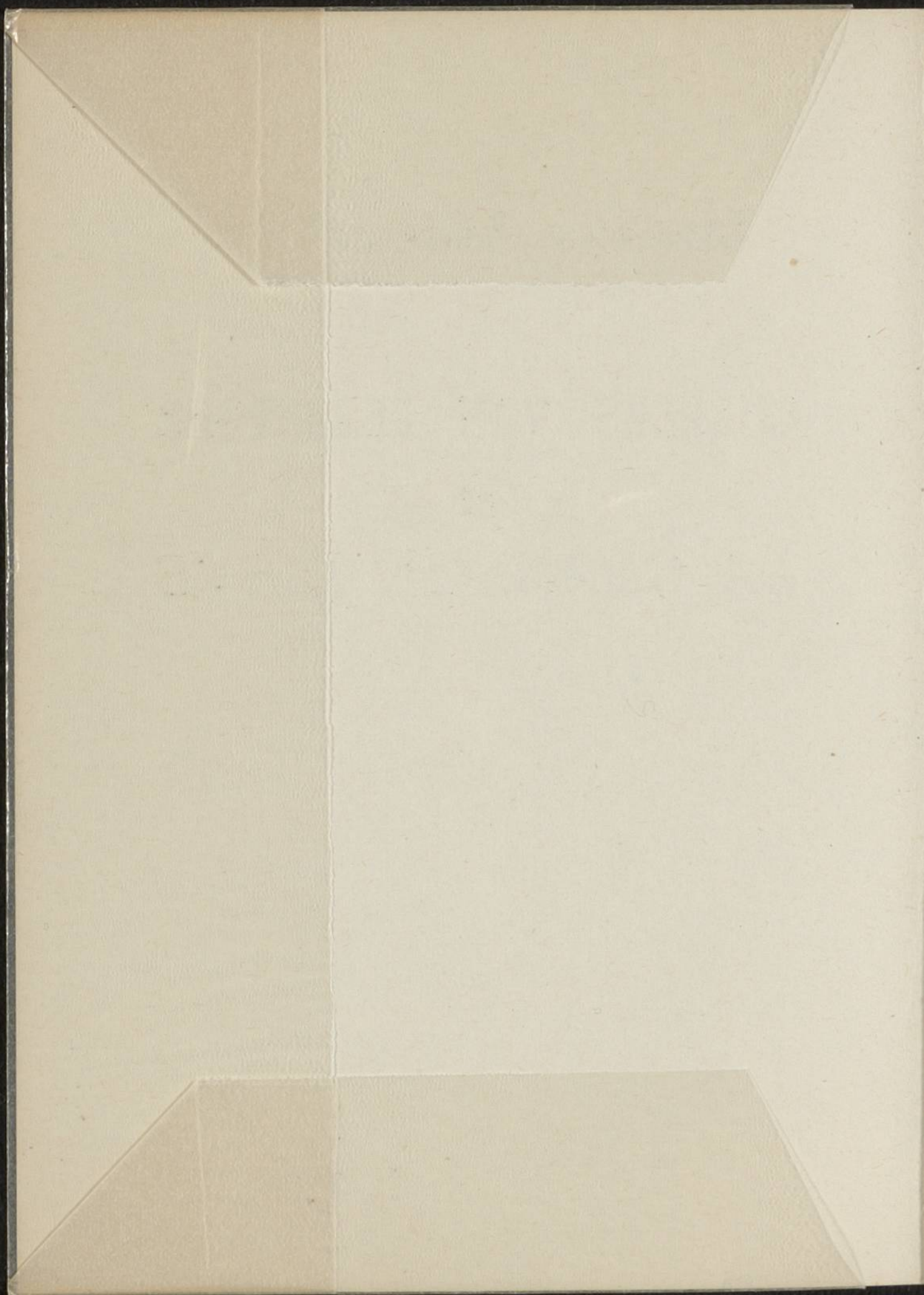
Maurice Maeterlinck

CHARLES VAN LERBERGHE

et

LA CHANSON D'ÈVE

FL
11073
A

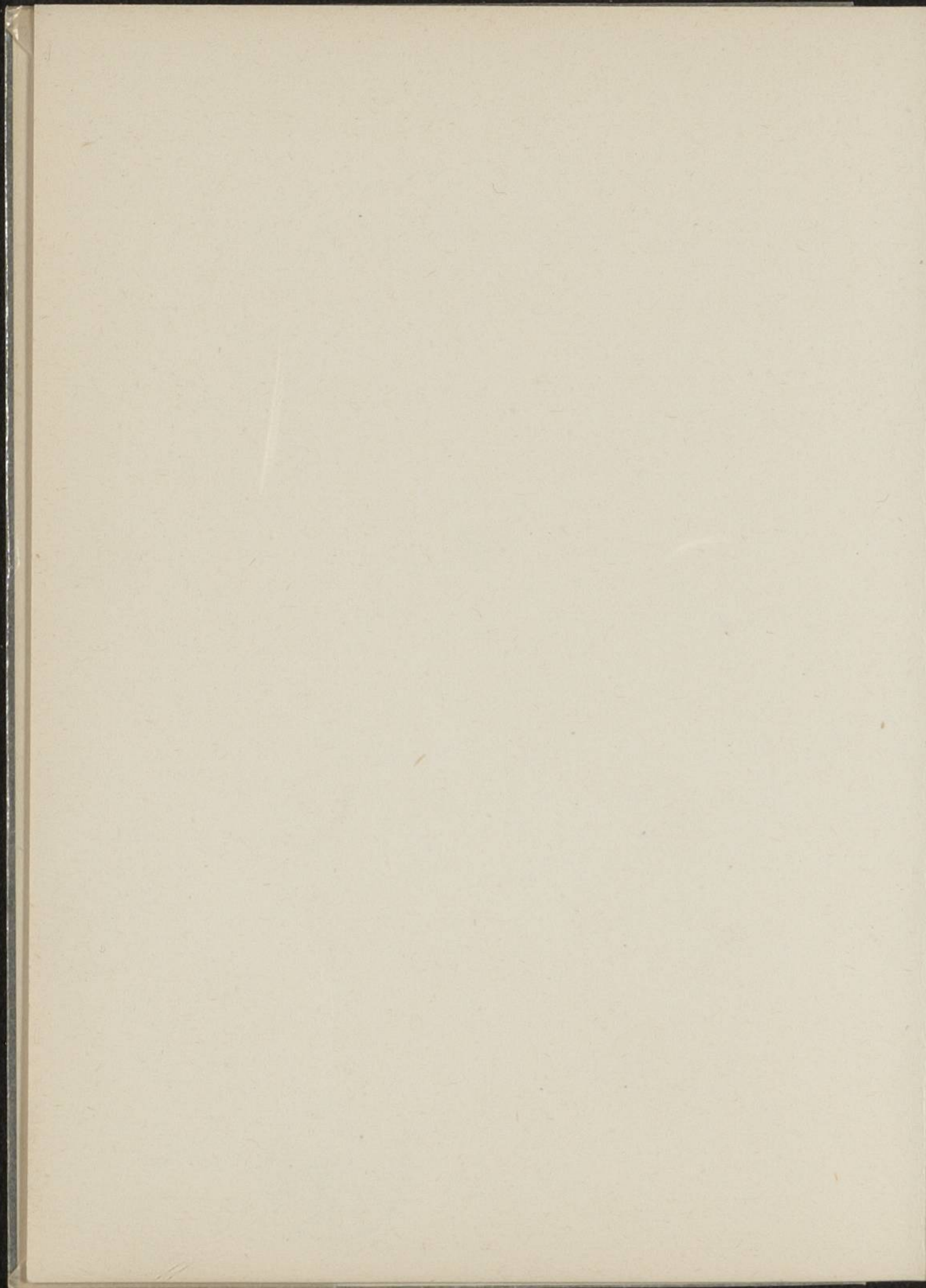


1000

MLA

11073





Maurice Maeterlinck

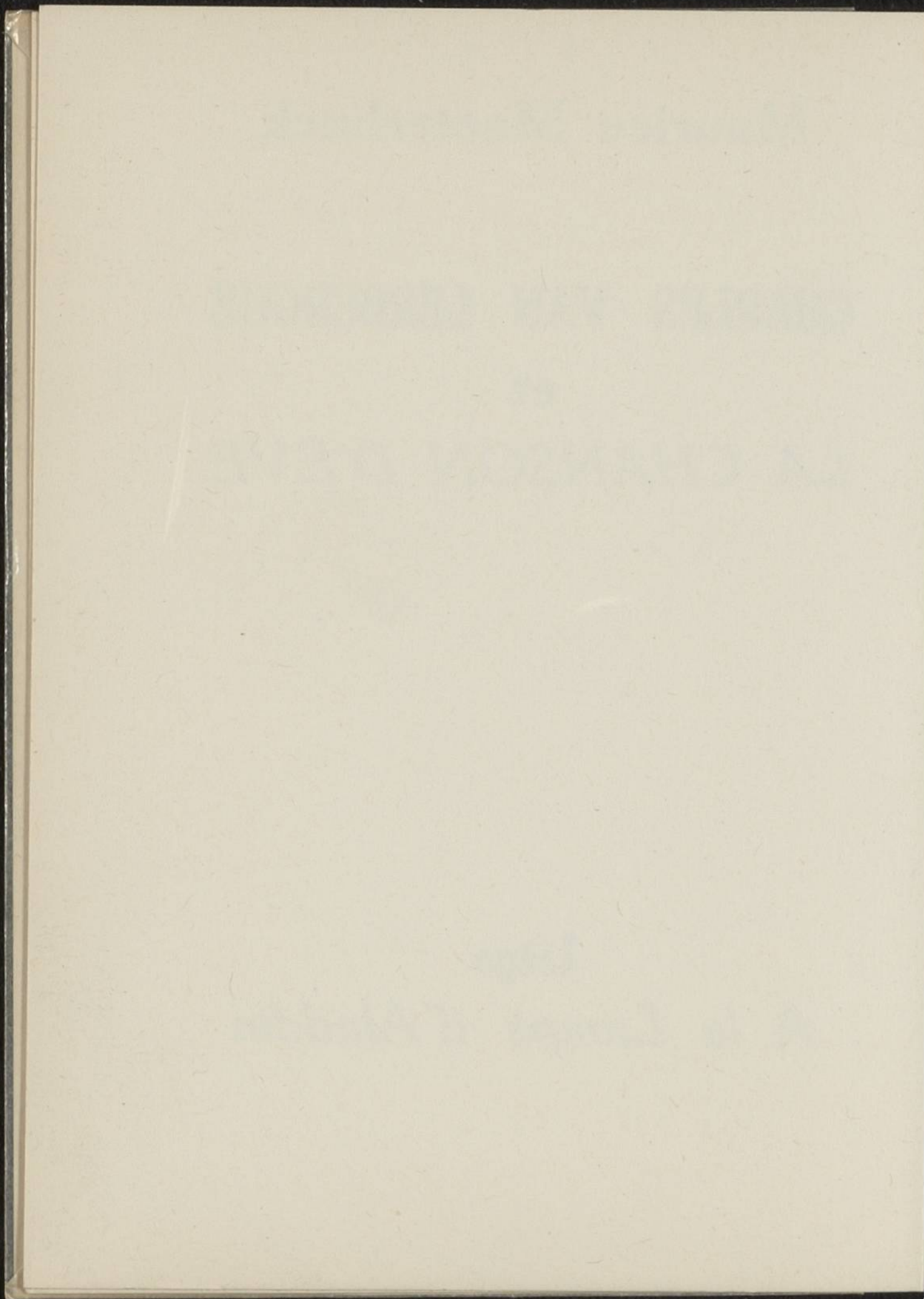
CHARLES VAN LERBERGHE

et

LA CHANSON D'ÈVE

Liège

A la Lampe d'Aladdin



Le nom de M. Charles van Lerberghe, l'auteur de la *Chanson d'Eve*, est connu d'un certain nombre de lettrés, et les poètes de la génération qui compte d'admirables artistes tels que Henri de Régnier, Verhaeren, Moréas, Gustave Kahn, Francis Jammes et quelques autres, le tiennent en très haute estime. Mais le public, j'entends même le public qui lit autre chose que les journaux et les romans, et qui s'élève parfois jusqu'à la critique littéraire, l'essai philosophique ou la poésie pure, l'ignore encore totalement. Il est vrai que son premier recueil de poésies, *Entrevisions*, qui contient d'adorables chefs-d'œuvre, est presque introuvable en librairie, et que le poète, noblement isolé et qui ne s'est jamais mêlé à nos agitations littéraires, vit très retiré au fond d'une vieille petite ville perdue dans la vaste forêt des Ardennes si chère à Shakespeare. C'est pourquoi n'accusons pas encore le destin, et, malgré l'injustice de la chance qui distribue la gloire, la notoriété ou le silence, espérons que ce silence prendra fin ; car, de tous les poètes de ce temps, l'auteur de la *Chanson d'Eve* est, je pense, celui que le public peut comprendre et goûter le plus facilement. Il évoque une beauté délicieuse, à la fois pro-

fonde et puérile, complexe comme un rêve, ingénue comme un sourire, et si humainement céleste qu'au moindre signe elle se réveille et chante à l'unisson de la lumière inattendue dans l'imagination ou dans le cœur le plus obscur. Ses poèmes sont les plus simplement, les plus clairement et les plus gracieusement parfaits qu'on ait peut-être écrits depuis l'« Anthologie ». Chacun d'eux se gravera dans la mémoire comme un morceau choisi, tant les traits sont purs et précis, tant il y a d'aisance infaillible, de fermeté heureuse dans le contour harmonieux de l'image. Il ne s'y trouve pas un vers dont un enfant ne puisse saisir le sens, tant les mots y sont transparents et la phrase virginale ; et cependant ces vers recouvrent des beautés si diverses, si imprévues et si profondes qu'à chaque fois qu'on les relit on voit jaillir entre leurs lignes d'or de nouvelles sources de délice, d'étonnement et d'allégresse.

Je parlais de l'« Anthologie ». Impeccable, discrète et contenue comme les mouvements d'une danse religieuse, la forme et le charme doucement impérieux des sujets font songer d'abord à l'incomparable trésor de Méléagre. Mais on reconnaît bientôt qu'il s'agit ici d'une autre beauté, plus complexe, plus diffuse, plus subtile et plus abondante, et qu'il était par

conséquent bien autrement difficile d'exprimer avec la même ardeur et à l'aide des mêmes moyens.

Dans les meilleurs morceaux de l'« Anthologie », c'est un geste, une attitude, une minute sereine, parfois une larme et parfois un sourire, mais toujours matériels et visibles, que le poète a tenté de fixer. Ici, l'image extérieure est gravée dans la pierre précieuse avec la même maîtrise ; mais l'intaille est infiniment plus profonde, et allant plus avant dans la matière lumineuse elle atteint des régions inconnues, des clartés inaccoutumées, des idées et des songes nouveaux et nous révèle un autre monde. Sous l'admirable dessin du bras qui se lève, de la hanche qui ploie, de la fleur qui s'épanouit ; à travers le rire de la vierge qui s'éveille ou l'étonnement de l'enfant qui s'émerveille, apparaît la lumière d'une vie que l'« Anthologie » ignorait. La surface se transforme en horizon, l'atmosphère est devenue spirituelle ; tout y augmente, tout y prolonge la portée des moindres traits, et si la beauté est demeurée pareille, sa signification s'étend dans l'infini.

Mais on ne rend justice à un poète qu'en le citant. Voici d'abord le premier mouvement d'Eve, à son réveil, et Eve ici, comme dans toute l'adorable épopée, c'est moins la pre-

mière femme que toutes les vierges, toutes les âmes qui s'apprêtent à saluer la vie :

*Par cette porte de lumière
Que m'ont entr'ouverte mes mains,
Comment, moi, fille de la terre,
Saurai-je trouver mon chemin ?
Elle est impénétrable, et close,
Et tout obscure encor de roses.*

*Mais comme je parle en mon cœur,
Mes bras levés entre les branches,
Avec le calme et la lenteur
D'une chose qu'on fait en songe,
J'ouvre et détache, fleur à fleur,
Tout le voile de roses blanches.*

*Et voici pâle et peu à peu
Merveilleuse d'espace bleu,
Entre mes hautes mains d'où tombe
Le voile de ce jour mortel,
Naître l'immense fleur du ciel.*

Connaissez-vous, parmi les poèmes de tous les temps et de tous les pays, parmi les plus exquis choses que nous ont laissées les Grecs, les Orientaux et les Anglais, ces maîtres de la grâce insaisissable, connaissez-vous beaucoup de morceaux d'un jet aussi pur, aussi naturel, aussi bienfaisant, aussi parfait et aussi féérique ? En tout cas, il me semble qu'il y a là un chuchotement et comme un silence lyrique, une musique, une voix, une qualité de son que nous n'avions pas encore entendus dans notre poésie française.

Voici une autre pièce, — je ne sais quelle divine goutte de bonheur virginal qui resplendit dans l'ampoule de clarté que lui forment trois strophes rayonnantes d'allégresse :

*Comme Dieu rayonne aujourd'hui,
Comme il exulte, comme il fleurit,
Parmi ces roses et ces fruits !*

*Comme il murmure en cette fontaine !
Ah ! comme il chante en ces oiseaux...
Qu'elle est suave son haleine
Dans l'odorant printemps nouveau*

*Comme il se baigne dans la lumière
Avec amour, mon jeune Dieu !
Toutes les choses de la terre
Sont ses vêtements radieux.*

Voici encore un de ces célestes réveils où il semble que la petite vierge bienheureuse, l'héroïne inconnue du poème, égrène dans l'aurore, comme un collier d'étoiles et de rosée, les dernières strophes de son rêve et les premières pensées de la lumière :

*L'aube blanche dit à mon rêve :
« Eveille-toi, le soleil luit. »
Mon âme écoute, et je soulève
Un peu mes paupières vers lui.*

*Un rayon de lumière touche
La pâle fleur de mes yeux bleus ;
Une flamme éveille ma bouche.
Un souffle éveille mes cheveux.*

*Et mon âme, comme une rose
Tremblante, lente, tout le jour,
S'éveille à la beauté des choses,
Comme mon cœur à leur amour.*

*Il n'est rien qui ne m'émerveille !
Et je dis en mon rire d'or :
« Je suis une enfant qui s'éveille
Jusqu'au moment où Dieu l'endort. »*

Et ceci :

*Entre les biches et les daims,
Les bengalis et les mésanges,
Entre tout ce qui boit ou mange,
Dans le creux rose de ma main,
C'est moi qui ai parlé enfin.*

*Entre les fleurs, entre les fruits,
Tout ce qui germe et qui fleurit,
En l'immense métamorphose
C'est moi qui fut l'humaine rose,
Moi qui la première ai souri.*

*Entre le ciel, entre la terre,
L'aube sainte et le soir sacré,
Entre les rires de la lumière,
C'est moi, au monde, la première
Qui de joie divine ai pleuré.*

A mesure que j'avance dans la lecture du poème, et que je crois faire un choix, j'ai honte de choisir ; car choisir ici, c'est préférer, sans aucune raison, le rayon de soleil qui passe à notre droite au rayon de soleil qui glisse à notre gauche ; et parmi les joyaux qui ruissellent, j'hésite, je tâtonne, je m'attarde, je me reproche d'avoir pris cet anneau

de turquoises plutôt que ce collier de perles, ce saphir d'eau au lieu de ce béryl, cette statuette d'ivoire en place de cette coupe de jade... Je me fais l'effet d'un avare qui retient les richesses, d'un méchant qui ne distribue pas le bonheur dont il dispose... Ce que je ne cite pas me semble plus ardent et plus éblouissant que ce que j'ai cité, et pour que le dieu des poètes me pardonne d'avoir eu l'audace d'être injuste parmi tant de beautés égales, je cite encore, car je ne saurais trouver de meilleure prière expiatoire que les paroles mêmes du poème adorable :

*Veilles-tu, ma senteur de soleil,
Mon arôme d'abeilles blondes,
Flottes-tu sur le monde,
Mon doux parfum de miel ?*

*La nuit, lorsque mes pas
Dans le silence rôdent,
M'annonces-tu, senteur de mes lilas,
Et de mes roses chaudes ?*

*Suis-je comme une grappe de fruits
Cachés dans les feuilles,
Et que rien ne décèle,
Mais qu'on odore dans la nuit ?*

*Sait-il, à cette heure,
Que j'entrouvre ma chevelure,
Et qu'elle respire ?
Le sent-il sur la terre ?*

*Sent-il que j'étends les bras
Et que des lis de mes vallées
Ma voix, qu'il n'entend pas,
Est embaumée ?*

Et enfin :

*Vers le soleil s'en vont ensemble
Mes pensées, divines sœurs.
Elles chantent ; l'air pâle en tremble,
Comme s'il y tombait des fleurs.*

*Une s'attarde la dernière,
Tristement au bord du chemin
D'où monte l'âme du matin
Et la rosée à la lumière.*

*Celle-là qui s'évanouit
Au fond de ses larmes mortelles
Ne chante pas, mais c'est par elles
Que le soleil l'attire à lui.*

Il faut, pour réussir quelques pièces aussi parfaites que celles-ci, une telle réunion de circonstances et de hasards heureux qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ces circonstances et ces hasards ne se rencontrent pas plus d'une dizaine de fois dans l'histoire d'une littérature.

J'ai eu si grande crainte d'usurper une ligne qu'il était possible de réserver au poète, que je n'ai rien dit et ne dirai rien de la technique si sûre et si sagement nouvelle de ses vers, ni de l'ordonnance du poème, à la fois un comme une épopée d'ivresses matinales et divers comme une chrestomathie. Ce poème est surtout un hymne d'innocence, d'émois virginaux, de découvertes aurorales, d'allégresses adolescentes. Les ombres légères de la Tentation, de la Faute et du Crépuscule rendent peu à peu plus profondes et plus humaines

ces premières joies éblouies et chatoyantes, mais ne les assombrissent qu'avec une lumière venue d'une autre source, plus lointaine et plus mystérieuse, comme une espérance plus grande, un pressentiment plus haut et plus grave assombriraient une espérance et des sentiments moindres. « Et l'ombre est belle comme s'il s'y mirait un ange. » Et c'est bien la béatitude féerique de l'ange formé des rayons de nos divines heures, de ces heures que personne n'a vécues, mais que tous reconnaissent comme s'ils avaient dû les vivre. C'est le délire azuré et musical d'une enfant de clarté, sortie le matin même des mains d'un Dieu de bienveillance et de bonheur. Sa robe est d'innocence intelligente et surhumaine, et ses ailes « d'abeille blonde et d'oiseau bleu » sont irisées d'espoirs qu'on n'avait pas encore entrevus. Elle chante en s'éveillant parmi les fleurs couronnées de la rosée du premier ciel, esprit d'amour de toutes choses, âme de joie de l'univers. Elle est (c'est le poète qui parle ainsi) « tout ce qui aspire à atteindre son rêve, sa propre fleur et sa lumière. Elle vient à l'heure où tout atteint son âme, où toute terre atteint son Dieu. Elle est nue comme les fleurs et comme les anges ; elle est née de l'écume des eaux sur la mer du printemps, et tout autour de son bonheur en fleur une abeille éternelle bourdonne... »

Par carte pneumatique, l'auteur demandait, le 5 mars 1904, à Jules Huret, de réserver une place, dans les colonnes du *Figaro*, pour y annoncer *La Chanson d'Eve*, chef-d'œuvre de Ch. Van Lerberghe. C'est ce texte que nous publions aujourd'hui.

Cette édition originale a été tirée à un exemplaire sur madagascar marqué O, cinq exemplaires sur hollande numérotés 1 à 5 (sous couverture spéciale) et trente exemplaires sur vélin blanc numérotés 6 à 35. Achevé d'imprimer en février 1935 par l'imprimerie des invalides. Sixième texte du « Bahut des Aromates ».

